

cette calamité. Vous avez la perspective de passer une nuit au coin du feu, avec une demi douzaine de bonnes femmes qui vont vous tenir sur le gril pour vous empêcher de dormir.

Aux premières lueurs de l'aube, au chant du coq, votre malade putative va venir vous dire qu'elle se sent bien mieux que la veille.

Comme le même mal peut la reprendre d'un moment à l'autre, il serait imprudent de vous laisser partir ; on vous invitera donc à passer la journée. Le mari part pour son ouvrage et les commères disparaissent ; la mère vaque à ses occupations en attendant *que ça recommence*. N'oubliez pas en partant pour un de ces voyages de mettre dans votre sac un bon roman, ou la dernière Revue, ou votre journal favori.

Passons sur les ennuis et sur les rancœurs causés par l'ingratitude de certaines personnes, sur les difficultés que le médecin rencontre très-souvent à se faire payer ses honoraires si bien gagnés.

On m'a dit que le médecin de la campagne n'est pas plus mal partagé sous ce rapport que certains de nos confrères des grandes villes. A côté de ces déboires et de ces ennuis il y a de nombreuses et bien douces consolations pour le médecin qui aime véritablement sa belle profession ; et parmi ces consolations, je n'en vois pas de plus ineffable que cette ivresse intime causée par la certitude d'avoir arraché à la mort un de ses semblables. Je suis de ceux qui croient que la science médicale, dans un très grand nombre de cas, Dieu merci, est toute puissante contre le mal.

N'est-il pas vraiment beau, n'est-il pas vraiment consolant de pouvoir se dire : J'ai rendu à sa mère un enfant chéri qui, sans moi, dormirait aujourd'hui sous les longues herbes du cimetière ; j'ai rendu un père à ses chers enfants qui n'avaient que lui pour consolation et pour soutien ; j'ai rendu une épouse bien aimée à ce jeune homme qui commençait sa carrière en face d'un avenir tout souriant de promesses. Oui Messieurs ce sont là des bonheurs vrais.